

Études littéraires



Aigirdas J. Greimas et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*

Cécilia Wiktorowicz

Volume 25, numéro 3, hiver 1993

Métissages : les littératures de la Caraïbe et du Brésil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501023ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501023ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Des états de choses aux états d'âme

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wiktorowicz, C. (1993). Aigirdas J. Greimas et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. *Études littéraires*, 25(3), 153–161. <https://doi.org/10.7202/501023ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Greimas, Algirdas J. et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991, 335 p.

■ Si la problématique du passionnel réapparaît avec force dans de nombreuses aires savantes par les temps qui courent, son intégration au champ de pertinence sémiotique n'a rien d'un effet de mode. *Sémiotique des passions*, conjointement rédigé par Algirdas J. Greimas et Jacques Fontanille, représente l'aboutissement d'une douzaine d'années de recherches menées par les membres du Groupe sémiolinguistique, dit l'école de Paris. Recouvrant trois sphères d'intérêt, soit l'épistémologie, la théorie et la pratique, cette synthèse dense est assurément un ouvrage incontournable qui révisé à plus d'un titre le visage de la sémiotique « standard ». C'est que dans le cadre d'un « projet scientifique » dont la justification propre relève de la cohérence de ses concepts opératoires, organisés en termes de « parcours » logique, l'ouverture sur le pathémique, impliquant la prise en compte d'une sémiotique du continu, ne pouvait être sans conséquence sur l'ensemble de la démarche, fondée sur l'action et le discontinu.

Visant la formalisation de l'« être », assimilé aux « états modaux » dont découlent les effets passionnels en discours, les auteurs postulent d'entrée de jeu, quant aux préconditions de la signification, un « horizon ontique » traversé de « tensivité phorique ». À la fois antérieure et nécessaire à la signification, cette zone hypothétique d'inscription existentielle présuppose un fondement phénoménologique au sens : elle renvoie à la proprioceptivité, où le processus de la signification résulte de la médiation du monde par le corps (le sentir). Suivant la logique émise, la scission de la masse phorique produisant un « presque-sujet » et une « ombre de valeur », tous deux pris dans un flux tensif d'attraction - répulsion, s'accompagne d'une « sensibilisation » capable d'investir les diverses strates de saisie sémiotique. Complémentaire d'une perspective structurale (mathématico-idéaliste) de l'instance *ab quo* du sens héritée de Saussure, le simulacre de l'univers formulé en termes philosophiques d'« énergétisme » — « tension vers l'un ou débordement du trop-plein » (p. 25) —, dont la rationalité s'apparente aux sciences de la nature, instaure au sein du parcours de la signification un espace du continu. Certains y voient une concession à la logique, soit une prise de position à l'égard du sens plutôt qu'un processus déductif du sens ; les auteurs justifient ce prolongement épistémologique en énonçant l'autonomie de la dimension thymique du discours qu'ils consolident au moyen d'une élaboration systématique de la sémiosis du phorique.

Le nœud de la théorisation se situe au plan de la « syntaxe intermodale » dont on cherche à dégager le comportement autodynamique, responsable de l'enchevêtrement processuel, de l'intensité variable inhérents aux parcours passionnels. La modalisation de l'être, ne se limitant pas à la compétence stricte du schéma actantiel, conduit à poser un « agencement modal de l'être » — régi par un « excédent modal » — que soutient l'articulation syntagmatique des modalisations représentées non pas en « structure catégorielle », mais en « dispositif » construit à partir de l'enchaînement des suites modales mixtes, voire incompatibles les unes avec les autres. Rendre compte de la transformation de ces états modaux hétérogènes, c'est revenir à une problématique irrésolue inaugurée par Jean-Claude Coquet, à laquelle les auteurs répondent en s'appuyant sur la logique dictée par le soubassement phorique de la signification : le dynamisme interne de la syntaxe intermodale serait préfiguré par les « modulations » aspectualisées — assimilées aux prototypes : vouloir, savoir, pouvoir, devoir — de la charge protensive (le devenir) définissant l'interrelation du protoactant et de l'« ombre de valeur » lors de la disjonction initiale. Manifestant divers « styles » de scission, cette articulation fondatrice d'ordre graduel viendrait à la fois homogénéiser et gérer les « transitions paradoxales » (p. 77) de la syntaxe intermodale grâce à la convocation des modulations aspectualisées au moment de la mise en discours.

L'autosuffisance de la dimension thymique s'obtient au prix d'un ajustement touchant à un certain nombre d'assises théoriques. D'une part, l'aspectualité protensive qui régit la discoursivisation du passionnel présuppose une réévaluation du statut traditionnellement hiérarchique de la « valeur » : dépourvue de contenu, l'aspectualité comme forme graduelle première « ne peut se manifester qu'après avoir informé soit le temps, soit l'espace, soit l'acteur » (p. 79) ; elle se situe « en dessus » et « en deçà » de la valeur. Or la question est de savoir si l'on s'éloigne à vrai dire de la rationalité mathématique sous-tendant la valeur, car l'aspectualité ainsi que sa forme discursive, l'aspectualisation, s'articulent en termes de « mesure » certes graduelle, mais pas moins identifiable à un ordre rythmique ou intensif qui renvoie à un fonctionnement calculable. D'autre part, pour rendre compte de la récursivité transversale du continuum aspectuel, impliquant une intégration des grandeurs continues et discontinues, les auteurs proposent une révision substantielle du « parcours génératif ». Réarticulée en termes souples de discrétisation (recouvrant la sommation et la catégorisation), la conversion ne s'applique dès lors qu'au passage du stade des préconditions à celui du sémio-narratif. Quant à la mise en discours du passionnel, il s'agit d'une opération de la « praxis énonciative » ayant pour fonction de « convoquer » à la fois des produits du discours — les modulations protensives et les dispositifs pathémiques — et des produits de l'usage, soit les « primitifs », issus des taxinomies connotatives spécifiques aux aires culturelles. Tels amendements apportés à l'économie générale de la théorie constituent une réponse stimulante à la critique du principe naguère central de « générativité ». De plus, une prise en compte

des faits d'usage, sans laquelle l'étude des passions demeurerait incomplète vu leur détermination socioculturelle, représente une solution prudente, parmi d'autres (Eric Landowski s'intéresse à l'élaboration d'une « socio-sémiotique »), à l'intégration du « contexte ». On le voit, cette percée théorique n'est pas sans générer de nouvelles interrogations : la complexité des passions idiolectales n'exigerait-elle pas l'introduction de données empiriques susceptibles d'occulter leur valeur textuelle ? Ne risquerait-on pas de basculer dans une psycho-sociologie ?

Au regard des applications portant sur les configurations de l'avarice et de la jalousie, les auteurs font intervenir un corpus varié tiré de la lexicographie française ainsi que des discours moraliste et littéraire. Certes, l'objectif consiste à dégager des modèles de prévisibilité, mais la dépense formelle reste souvent disproportionnée aux objets d'analyse, ce qui n'est pas sans évoquer la démarche de Greimas dans son *Maupassant*. De façon globale, l'investigation a le mérite d'illustrer l'hypothèse selon laquelle l'unique structure généralisable pour la passion serait une structure intersubjective en raison de l'isotopie générique de quantification qui la stipule. Domaine de pertinence dans des disciplines aussi variées que l'ethnologie, la grammaire traditionnelle et la philosophie, la quantification dans le cadre de la sémiotique se relie aux phénomènes tensifs, aux forces dispersives et cohésives régissant le devenir de la communauté envisagée comme totalité partitive. Dans cette optique, l'avarice, prototype de la passion solitaire, s'avère au fond une passion intersubjective : mû par un « style suspensif » (p. 140) à la fois cumulatif et rétensif, l'avare ralentit la libre circulation des biens ; il transforme sa part en unité intégrale et fait ainsi entrave aux forces cohésives garantissant le devenir communautaire. Quant à la jalousie, son intersubjectivité se définit en termes d'une syntaxe d'« exclusivité » projetée sur l'objet de valeur, ce qui empêche la circulation des biens, la constitution d'une totalité partitive. Le jaloux vise la création d'une unité intégrale « désirable », et suscite ainsi le simulacre d'un possesseur virtuel, le rival qui réclamerait des droits à la totalité partitive. Renvoyant à une interactantialité constitutive située au niveau de la fiducie protensive, la quantification enrichit la syntaxe passionnelle d'une cohérence parfois inattendue, comme l'atteste en l'occurrence l'analyse de *la Jalousie*. Reste que ce principe implique un dynamisme relationnel d'une grande générabilité et, partant, fait écho au « fondamentalisme sémantique » qu'on a à maintes reprises reproché à la sémiotique traditionnelle.

Toutes proportions gardées, les auteurs sollicitent peu la sémantique discursive. À l'instar des théoriciens de l'action, ils privilégient l'élaboration d'une grammaire qui aboutit au « schéma pathémique canonique ». Relevant de la praxis énonciative, ce modèle heuristique, généralisable à tout univers passionnel, s'avère la synthèse — réarticulée de façon syntagmatique — des procédures coextensives à la pathémisation. Un parallèle avec le « schéma narratif canonique » s'impose au point de faire songer à une éventuelle superposition des deux modèles, à une conciliation syntaxique des actions et des passions.

S'il faut louer la remarquable cohésion épistémologique de ce livre, voire son audace, il est en même temps regrettable de constater le peu d'intérêt accordé aux sources. Cela dit, la contribution de Greimas et Fontanille signale un pas important vers la construction de cette Métapsychologie tant souhaitée par Freud, dont tirera profit l'ensemble des sciences du langage.

Cécilia Wiktorowicz
Université Laval

Modulations passionnelles

Je serais censé «riposter» à Cécilia Wiktorowicz, pour respecter le genre du débat, dans la mesure où elle prononce des réserves et des critiques à l'égard de *Sémiotique des passions*. Mais j'aurais plutôt envie de la remercier pour la lecture attentive, «compréhensive» et pertinente qu'elle a faite de ce livre. C'est justement cette pertinence qui donne envie de discuter, plutôt que de «riposter».

Je rencontre pour commencer une première difficulté, devant laquelle je ne me déroberai pas, qui est de savoir au nom de qui je prends la parole ici même, puisque ce livre a été conçu, sinon écrit, en une intime collaboration avec Algirdas J. Greimas, notamment sous la forme d'une correspondance dont le volume égale celui du livre lui-même. Bien des réponses aux questions posées par M^{me} Wiktorowicz se trouvent dans cette correspondance, dont j'entreprendrai peut-être un jour, le travail de deuil étant accompli, la publication. *Sémiotique des passions* est le fruit d'une négociation serrée, longue et intense, souvent terme à terme, entre ses deux auteurs; paradoxalement, nous avons décidé la publication le jour où la discussion s'est trouvée bloquée sur plusieurs points, car nous avons alors interprété cette limite comme celle en deçà de laquelle l'actant duel pouvait accomplir la performance, et au delà de laquelle il risquait de se dissocier.

Greimas nous a quittés en février 1993; et même si du côté du «mode», pour parler comme Genette, je peux représenter l'actant duel de *Sémiotique des passions*, du côté de la voix, je suis définitivement seul: j'estime donc ne pouvoir parler qu'en mon nom propre, même si j'écirai ici, dorénavant, «nous». Ce n'est pas sans conséquences sur les réflexions qui suivent.

Par exemple, concernant le jeu des références bibliographiques, évoquées en tant que «sources» par M^{me} Wiktorowicz. Bien des lecteurs se sont étonnés de l'absence quasi totale de ces références (excepté une référence à Jean-Claude Coquet et une autre à Claude Zilberberg), et je

suppose qu'outre-Atlantique, où la littérature est un farci de références scientifiques, on a dû s'en étonner plus encore. On ne peut pas être sémioticien et prendre complètement au sérieux cette pratique tribale : bien sûr, cela fait partie d'un rite de convivialité scientifique ; évidemment, on est content d'être cité et mécontent de ne l'être pas ; cela va même de soi en certains lieux et en quelques disciplines — les scores de citations d'un auteur dans les publications de ses pairs permettent d'évaluer la qualité de sa recherche (d'où la déconfiture des « incités »).

D'un autre côté, et au delà de ce rite d'échange de bons procédés, c'est la déontologie intellectuelle qui est en cause : à partir de quel degré de diffusion une idée tombe-t-elle dans le domaine public ? Bien entendu, quand Fontanille écrit et signe seul, il signale ses sources chaque fois qu'il a conscience d'avoir des sources ; mais Greimas agissait autrement, et a tenu à ce que presque toutes les références que je proposais soient effacées. Il estimait être un créateur d'idées ; la question des passions était agitée en France depuis une dizaine d'années, c'est lui qui en avait fourni les premiers fondements, oralement, dans son séminaire, et par écrit, dans son œuvre antérieure. Il ne souhaitait donc ni citer les grands auteurs appartenant au domaine public, ni se citer lui-même (il n'avait pas besoin de soigner son score !), ni citer ceux qui avaient pu, entre temps, tirer parti de son enseignement. Avait-il tort ?

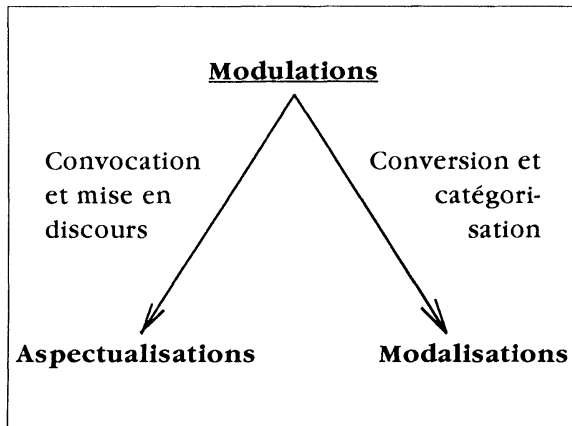
Le chapitre qui nous a le plus coûté est, on le devine aisément, le premier : deux années entières de discussions, d'écriture et de réécritures successives. Car, M^{me} Wiktorowicz l'a bien vu, il s'agissait d'agrandir sans tout démolir, de remanier sans rompre, de préserver la continuité de l'édifice théorique et de la discipline tout en les faisant progresser. Le domaine passionnel est un constant défi au structuralisme « standard » (comme on dit ici ou là) : comment articuler le continu ? comment traiter en immanence l'énergie et l'intensité ? comment traiter de manière isotope ce qui semble irréductiblement hétérogène ? etc.

Comme aucun des deux auteurs n'avait, par tempérament et par choix scientifique, le goût des ruptures épistémologiques spectaculaires (qui, par ailleurs, sont bien passées de mode), et comme je suis pour ma part intimement persuadé que tous nos efforts doivent concourir à conforter la sémiotique comme discipline et pas seulement comme méthode ou comme théorie, il devenait inévitable de procéder à une refondation épistémologique de l'édifice tout entier (au lieu de bâtir un autre édifice à côté), en montrant comment la sémiotique pouvait rendre compte de la nouvelle problématique, et en évaluant le coût théorique de l'opération.

C'est pourquoi l'ensemble de la syntaxe intermodale est sous-tendu par les « modulations du devenir », tout en restant compatible avec la théorie classique des modalités. Nous avons repris pour cela l'intuition (que je trouve pour ma part d'une productivité encore sous-exploitée) que Claude Zilberberg avait eue naguère : antérieurement à leur discrétisation sous la forme de déterminations du niveau sémio-narratif, les modalités sont des variations calculables au sein d'un espace tensif ; notre reformulation, en termes de modulations du tempo projetées sur un devenir

encore inarticulé, permet, entre autres, d'y intégrer aujourd'hui les considérations toutes récentes¹ : ces variations du devenir consistent à accélérer, ralentir, arrêter, accompagner, soutenir ou rebrousser le cours des choses. Ainsi se dessinent des proto-modalisations, les formes tensives préalables du vouloir, du pouvoir, du savoir, du devoir...

Mais je ferai à ce propos deux observations à M^{me} Wiktorowicz. La première tient à la nature de ces « modulations » : elle les appelle des « aspectualisations », parce que c'est le phénomène connu le plus proche. Mais il ne s'agit pas d'aspectualité ; en effet, si on se reporte à *Sémiotique des passions*, le dispositif génératif est le suivant :



C'est dire que ces modulations ne sont ni de la modalisation ni de l'aspectualisation, mais qu'elles engendrent les deux, à partir de deux procédures différentes ; en effet, la modalisation et l'aspectualisation sont engendrées à partir des mêmes articulations de la tensivité profonde, mais l'une par la voie de la catégorisation au niveau narratif où elle suit donc la procédure de la conversion, l'autre, par la voie de la mise en discours des procès et des composantes figuratives, où elle répond à la convocation.

Dans le cas de la modalisation, les modulations du devenir affectent, après catégorisation,

les énoncés narratifs, et se distribuent sur la jonction, les sujets ou les objets, d'où l'effet particulier de « visée » prédicative qu'on observe à la surface des langues naturelles, puisqu'alors la prédication ne porte plus directement sur un segment du devenir mais sur une des modulations qui en modifient le cours, et produisent ainsi du vouloir, du devoir, etc. ; il s'agit en quelque sorte, pour parler un peu cavalièrement, non pas du changement, mais du « changement du changement ».

Dans le cas de l'aspectualisation, les modulations du devenir affectent les procès mis en discours, alors qu'ils sont déjà actualisés, et y déterminent des seuils et des limites, des phases et des transitions, mais aussi bien sûr, grâce à la réintroduction du temps et de l'espace, de la vitesse : il s'agit alors des formes du déroulement et de la structure interne des segments de parcours qu'on appelle les procès.

1 Voir à ce sujet Claude Zilberberg, « Présence de Wölflin », dans *Nouveaux Actes sémiotiques*, Limoges, PULIM, n° 23-24 (1992), ainsi que Jacques Fontanille, « le Ralentissement et le rêve. À propos de l'Éloge de l'ombre de Tanizaki », *ibid.*, n° 26 (1993), à paraître.

Cette présentation est conforme à l'intuition linguistique, puisque les morphologies modales et les morphologies aspectuelles sont souvent très proches, et parfois même en partie confondues ou ambivalentes, dans les langues naturelles; tous les linguistes contemporains les classent toutes deux dans la «visée énonciative²», et comme faisant appel au même genre d'observateur. Bien entendu, elle oblige à un remaniement du parcours génératif, qui ne peut plus être linéaire : l'augmentation progressive du sens par complexification des articulations est limitée au plan sémi-narratif, et le parallélisme entre la conversion et la convocation (mais aussi leur nature profondément différente) ruine l'espoir de pouvoir penser un jour ce «parcours» comme un cheminement unique et rectiligne.

Ma deuxième observation concerne le type de rationalité mise en œuvre dans cette affaire. Je ne suis pas sûr que les collègues des sciences de la nature, et en particulier ceux qui s'occupent d'énergie, de thermodynamique ou de physique quantique, seraient très heureux d'apprendre qu'ils participent d'une autre rationalité que celle des mathématiques. Pour ce qui concerne la linguistique et la sémiotique, on a au moins une certitude : René Thom, Jean Petitot, Wolfgang Wildgen, Per Aage Brandt, notamment, ont montré à l'envi que l'instabilité et la stabilité, le continu et le discontinu, l'énergétique et le topologique, etc., étaient mathématisables et que, justement, les habitudes formalistes issues des années 50-60 étaient plus logicistes que mathématiques à proprement parler.

Ce n'est pas parce que la théorie des passions est amenée à intégrer des considérations sur des «flux», sur l'«intensité», sur l'instabilité actantielle, sur la logique des forces (plutôt que des positions), que ses auteurs ont adopté une position anti-mathématique. Ce n'est pas parce qu'ils ont été conduits à postuler une sorte d'espace tensif qui, toutes proportions sémiotiques gardées, serait l'équivalent, soit de l'énergie en physique, soit des probabilités statistiques en biologie, qu'ils ont été tentés de prôner je ne sais quel organicisme énergétique. On traite aujourd'hui des phénomènes cognitifs liés à la perception et à l'émotion, dans les recherches dites connexionnistes, à l'aide de réseaux neuronaux formels qui sont théorisés par des mathématiciens et des physiciens formés à l'école de la thermodynamique : il n'y a donc pas d'incompatibilité de principe.

Le souci de continuer à articuler les grandeurs utilisées, à paradigmatiser et à syntagmatiser la représentation sémiotique des passions n'est donc pas incompatible avec les nouvelles préoccupations «tensives» affichées dans *Sémiotique des passions*. Même si on tient à les appeler des «aspec-tualisations», les modulations du devenir doivent être articulées pour être intelligibles. Mais ce qui est articulé est «calculable», nous reproche en quelque sorte M^{me} Wiktorowicz; pour ma part, j'entends «calculable» comme «connaissable» et «prévisible» : comment faire moins?

2 Voir Bernard Pottier, *Sémantique générale*, Paris, PUF, 1992.

Le défi lancé à la sémiotique est justement là : peut-elle rendre compte des passions sans « perdre son âme », sans réintroduire dans sa propre méthodologie l'impression, la confusion, le vécu, le senti, etc.? En ce qui me concerne, je trouve même que, dans *Sémiotique des passions*, l'espace tensif n'est pas assez articulé, est encore trop intuitif. Cette préoccupation explique l'importance accordée, dans les deuxième et troisième chapitres, à la quantification et à ses modulations qualitatives³, qui fournissent des articulations inattendues, mais déjà opératoires. Dans le même sens, je fonde de grands espoirs dans les recherches actuelles sur le tempo.

Un autre problème est celui de la *praxis* énonciative et de l'importance des organisations culturelles, idiolectales et sociolectales. « Ne risquerait-on pas de basculer dans une psychosociologie? », s'interroge M^{me} Wiktorowicz. Je ne vois pas très clairement d'où vient le danger, mais ce que je sais, c'est que nous avons absolument voulu éviter de traiter des passions, d'une part exclusivement de l'intérieur d'une culture — la nôtre — et, d'autre part, de manière si générale qu'on ne puisse plus rien apprendre des passions - effets de sens, et que, pour cela, il fallait à la fois partir des effets de sens auxquels nous avons accès dans notre propre culture, et nous donner les moyens (à nous-mêmes et à nos lecteurs) d'en cerner les limites et les déterminations culturelles.

Il reste que l'instance qui doit prendre en charge l'articulation de l'usage, du culturel, du sémiomarratif et de l'espace tensif est seulement, dans *Sémiotique des passions*, mise en place et définie sous l'appellation « *praxis* énonciative ». Avant de nous demander si cette instance nous mettait en danger de psycho-sociologisation, il nous fallait, de fait, nous mettre au travail : c'est chose faite, puisque le thème du Séminaire intersémiotique de Paris, au moins pour deux années consécutives, est justement « la *praxis* énonciative ». Concernant un des produits de cette *praxis*, le schéma pathémique canonique, je me suis expliqué longuement dans un article à paraître dans *Protée*, auquel je renvoie volontiers le lecteur.

Plus généralement, on nous a souvent déjà reproché, d'un côté d'avoir délibérément écarté la psychanalyse de notre horizon — sinon pour l'évoquer comme une des approches antérieures de l'univers passionnel⁴ — et, de l'autre, d'avoir excessivement « culturalisé » et « socialisé » l'univers passionnel. De fait, on le comprend facilement, ces deux choix vont de pair, et ils sont stratégiques : comment pouvons-nous espérer augmenter notre connaissance des passions, après que des philosophes, des théologiens, des psychologues, des psychanalystes, pendant plus de trente siècles, aient tous ou presque emprunté cette voie « psychologique »? Quel peut être l'apport original et spécifique de la discipline sémiotique sur une question dont presque toutes les

3 On peut consulter à ce propos, comme un prolongement de ces préoccupations, Jacques Fontanille éd., *la Quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges/Amsterdam, PULIM/Benjamins, 1992.

4 Peut-être est-ce le sens de l'allusion finale à la « Métapsychologie » dans la conclusion de M^{me} Wiktorowicz?

autres disciplines ont déjà montré la dimension individuelle et psychique ? Mais ces choix sont aussi épistémologiques. En effet, le caractère socioculturel du monde des passions (et non pas des pulsions ou même de l'affectivité en général !) était une hypothèse de travail qui nous permettait de respecter l'intuition linguistique la plus ordinaire : l'univers des effets de sens passionnels, tout comme celui des lexèmes passionnels, est découpé et organisé différemment par chaque culture, de sorte qu'on n'éprouve une passion particulière que dans la mesure où la culture à laquelle on appartient la reconnaît, et nous a appris à la reconnaître⁵.

En outre, Benveniste considérait qu'une des premières conditions du sens, c'est la condition d'intersubjectivité (avant même l'intentionnalité, selon lui), dans la mesure où il se plaçait d'emblée dans la perspective du discours et de l'usage. Si la passion est un objet pour la sémiotique, elle ne peut l'être qu'en tant qu'elle signifie en discours ; or elle ne signifie que grâce à l'assumption d'au moins un autre sujet que celui qui éprouve la passion : cet autre sujet peut être la culture tout entière, l'individu lui-même en tant qu'il énonce et convoque son propre univers idiolectal, un groupe ou un partenaire.

La passion vécue et ressentie est évidemment d'ordre individuel et psychologique ; bien sûr, le sens qu'elle peut recevoir peut être lui aussi strictement individuel et singulier. Mais le fait qu'elle ait un sens, qui justifie qu'on l'explore avec des instruments forgés au sein des sciences du langage, repose sur une assomption collective (large ou étroite) des formes culturelles qui l'actualisent comme effet de sens.

Jacques Fontanille
Université de Limoges

⁵ Pour ne citer qu'un exemple, un de mes étudiants en thèse, d'origine coréenne, est en train de tenter de circonscrire ce qui correspond dans sa culture à la « jalousie », en écho au troisième chapitre de *Sémiotique des passions* : il ne parvient pas à y retrouver l'« attachement », si déterminant en français.